

MARDIS

1 Sandra

Pablo ou le dernier striptease

Félix mourut enfermé par inadvertance dans le frigidaire. Pablo ne lui avait laissé aucune chance. Il savait bien que je ne reviendrais pas sur ma décision. Mon chat s'avérait de bien meilleure compagnie que cet homme imbu de sa personne et doté d'une bonne dose d'égoïsme. C'en était trop ! Il avait tué trois de mes chats et noyé mon hamster dans les toilettes. Avec son frère, ils ont joué à se débarrasser de moi en m'abandonnant dans la Forêt-Noire, livrée à moi-même. Son comportement impulsif et possessif me révolta. La guerre était déclarée ! Je n'allais pas le quitter sans lui offrir un dernier cadeau.

Engagé comme stripteaseur dans une foire foraine, il se dandinait les galettes chaque jeudi soir vers vingt heures.

Il fallait admettre que sous sa carapace de mâle dominateur terrifiant se cachait une belle plastique d'occasion encore en bon état.

Néanmoins, j'attendis quelques jours, le temps qu'il ait quitté mon appartement avant de lui rendre une visite de courtoisie.

Je me munis d'un petit cahier à spirales et d'un crayon de papier HB. Je jetai le tout en vrac dans mon sac à main en peau de crocodile et fonçai à toute berzingue jusqu'au club où Pablo se préparait pour ses performances.

La lumière rouge indiquait que le show allait commencer. Je m'installai au premier rang pour ne rien manquer du spectacle. Il écarquilla les yeux lorsqu'il remarqua ma présence. Trop tard, il ne pouvait plus fuir.

Je sortis mon petit calepin blanc et commençai à dessiner Pablo. Je n'étais pas douée alors je dus m'y reprendre à trois fois pour obtenir le résultat souhaité.

Soudain, je fouillai dans mon sac pour en saisir un cutter avec lequel je lacérai méticuleusement mon dessin.

À la fin de la représentation, je me dirigeai vers Pablo et lui balançai le portrait en pleine figure.

Il me dévisagea et ne comprit pas ma réaction. Le cutter toujours en main, je le menaçai de me suivre. Nous nous rendîmes dans ce qu'il appelait sa loge.

— Tu as voulu jouer au plus rusé avec moi, tu vas maintenant payer l'addition !

Je ne sais pas ce qu'il me prit à cet instant, mais ma colère éclata de plus belle et je perçus son regard terrorisé.

Je le bâillonnai et l'attachai à la chaise avec du ruban adhésif marron. Le momifier m'avait beaucoup amusée. Je recouvris tout son corps, sauf les yeux. Il ne devait pas rater une seule seconde de cette surprise que je lui avais réservée.

— Tu es un vilain garçon, Pablo ! Tu dois être puni comme il se doit...

Je ricanai d'une voix machiavélique pendant que des larmes coulaient au-dessus du ruban. Quelle splendeur ! Il était beau telle la rosée matinale. J'approchai le cutter de ses yeux... Plus rien. Je l'abandonnai ainsi, momifié, nu sous le ruban, le regard pétrifié.

J'appris le lendemain qu'il était décédé d'un arrêt cardiaque. Je ne comprends toujours pas comment. Il était vivant lorsque je l'ai quitté. Je n'ai pas touché à ses yeux.

2 Florence

BAC + 8

Le 13^e jour, je ne vins pas travailler. J'en avais assez de ce boulot ingrat et répétitif. Plier les tracts électoraux un par un, les glisser dans les enveloppes en papier recyclé et aligner les piles d'enveloppes que mon voisin de table, bac + 8 comme moi, venait chercher à intervalles réguliers pour les ranger avec soin dans des boîtes en carton. Je n'avais pas fait huit années d'études pour en arriver là : ma licence en droit, mon mastère en ressources humaines et mon doctorat en gestion des entreprises d'édition me permettaient tout de même d'espérer autre chose qu'un poste en intérim chez un obscur sous-traitant d'un groupe d'imprimerie international. Oui mais voilà, ma mère m'avait coupé les vivres suite à un malheureux incident survenu alors que je gardais son chat. Un vieux chat de gouttière borgne, au pelage mité, qui la suivait partout depuis qu'elle l'avait recueilli en train de faire les poubelles de son immeuble un soir de novembre. Faute d'être admis dans l'hôtel 5 étoiles où

elle projetait de passer ses vacances, elle me l'avait confié. « Prends-en soin, m'avait-elle dit, tu verras, Félix est adorable ! »

Adorable, tu parles ! Il était tellement contrarié que je venne m'installer dans son chez-lui que son Félix avait filé à la minute où j'avais ouvert la porte de l'appartement. J'ai sonné chez tous les voisins, j'ai exploré la cour, la chaufferie, le local à poubelles, les combles... À la fin, j'ai enfilé mes bottes de neige et je suis partie à sa recherche dans le quartier. Au bout de deux heures, quand je suis rentrée, il m'attendait l'œil torve, couché sur le tapis devant la porte. J'étais tellement en pétard que je l'ai saisi par le collier et que je l'ai enfermé dans la cuisine, histoire de lui apprendre à se moquer de moi. Un peu plus tard, j'ai débouché une bouteille de whisky, puis je me suis installée bien au chaud sur le canapé et j'ai allumé la télé. Zut, il me manquait les glaçons ! Je me suis glissée dans la cuisine, j'ai pris les glaçons dans le freezer et je suis retournée siffler mon whisky dans le canapé. Quand le film s'est achevé, j'ai voulu libérer la bête. Mais c'était trop tard... Ce foutu chat avait profité du moment où j'ouvrais la porte du freezer pour se glisser dans le bac à légumes. C'est ainsi que Félix mourut enfermé par inadvertance dans le frigidaire.

3 Rosemarie

Le Shah, mon Héros ?

Quand j'étais petite, j'avais entendu une histoire incroyable : dans un lointain Orient, un chat dirigeait tout un pays, c'était le Chadiran. Sa femme, c'était une Chabanou (ou Chabani, je sais plus trop) et leurs enfants, des Royalchatons. Ce chat extraordinaire dirigeait donc ce pays magique. Et tout ce pays, aussi incroyable que cela puisse paraître, lui obéissait. Même le président des États-Unis le protégeait des détracteurs voulant le détrôner. Sans télé, et sans revue people, je me l'imaginais avec des yeux verts vertigineux, un pelage d'un gris immaculé, un diamant noir à l'une de ses oreilles, scintillant magnifiquement au moindre de ses mouvements. Son pouvoir ne pouvait être que pacifique : doter chaque citoyen d'un arbre qui dispensait douceurs sucrées et épicées, fruits juteux et enivrants, où chacun pouvait grimper à son propre rythme. Il était, en outre, peuplé d'oiseaux aux

noms étranges, et aux couleurs chatoyantes et fabuleuses. Et où, les souris étaient sacrées.

- Il est super hein papa, le Chadiran avais-je dit à mon père, par une belle soirée d'été.

- Super ? Le Shah d'Iran ? Sans doute, si on le considère comme un dictateur de la plus belle espèce, m'avait-il répondu, le nez dans son journal.

Un dictateur de la plus belle espèce... Ces mots avaient résonné en moi comme une énigme. Donc ce Chadiran dictait des Tateurs. Qui étaient des lois visant à améliorer le confort des habitants de ce pays particulier et qui toutes commençaient par la lettre T : tartine et tarama, tulipes et trèfles (à quatre feuilles), talent et tolérance, topaze et tendresse...

J'avais continué longtemps comme ça, en dégustant des T superbes, que je suçotais comme des petits bonbons acidulés et lisses.

Et puis, j'avais grandi.

Et puis j'avais compris.

Que l'étoffe de ce chat-là n'était pas de celle.

Dont on fait les héros.

4 Valérie

La porte sang de bœuf

J'avais 30 ans quand il me permit de lui rendre visite. Je me souviendrai toujours de cette porte en bois. Laquée sang de bœuf. Je me souviens avoir pensé que l'énorme bouton doré en forme de tête de tigre faisait vraiment parvenu. Too much, avais-je pensé avec une mimique de mépris. Mais j'avais beau le mépriser, je restais devant la porte sans oser sonner. Qu'est-ce que j'allais dire ? Comment j'allais me comporter ? Cela dépendrait de qui viendrait m'accueillir. Elle ou lui ? Est-ce qu'on allait me faire visiter la maison, est-ce qu'on resterait plantés, raides comme des piquets dans le vestibule ? Lui, je l'avais déjà rencontré plusieurs fois. Elle, je ne l'avais plus revue depuis mes 15 ans. Depuis le 13 mars 1974. Depuis cette journée irrémédiablement inscrite dans ma mémoire. J'étais dans ma chambre, le papier peint était bleu avec de petites étoiles. Il n'y avait pas de posters aux murs comme

dans les chambres de mes amis car il ne fallait pas faire de trous dans les murs avec les punaises, il ne fallait pas abimer la tapisserie avec du scotch ou de la pâte à fix. C'était une sale période pour la déco. Pas que pour la déco d'ailleurs. Je devais me contenter d'écouter la musique avec un casque. Trop fort sinon. Toujours trop fort. Encore trop fort. Mes parents avaient des oreilles hyper sensibles à l'époque. Surtout ma mère. Donc, j'étais avec mon casque, à regarder le plafond, sur mon lit. Un petit lit une place qui grinçait à chaque mouvement. Je n'entendais rien que ma musique, The Rubettes (sugar baby love) dans les oreilles.

Je me souviens que j'ai commencé à avoir faim. Vraiment faim. Je me suis relevé pour jeter un coup d'œil à mon radio réveil, une boîte gris métal avec un affichage digital vert. 15h30. Mes parents ne m'avaient pas appelé pour déjeuner. Ils abusaient vraiment ! Alors je me suis levée furax et j'ai déboulé dans la salle à manger. Mon père, la tête dans les mains, était affalé sur la table. Ce n'était pas normal. Il y avait un truc que je ne saisisais pas et qui commençait à enfler dans ma gorge et à étreindre ma poitrine. D'une petite voix blanche j'ai demandé. Je m'entends encore. « Qu'est-ce qui se passe papa ? » C'est là, que j'ai appris que ma mère avait déserté pour un type dans la fabrication d'ustensiles de cuisine. Un truc dingue. Je me souviens de tout ce jour-là.

Si c'était elle qui ouvrait maintenant, qu'est-ce que je ferais ?

Elle a ouvert la porte sang de bœuf avec le gros bouton doré en forme de tête de tigre, je me suis sentie mal. Le malaise de la fautive. Étais-je en droit de venir réclamer qu'elle me rende des comptes ? J'avais honte comme si, pour gagner ma vie, je posais nue chaque jour de 9h à midi.

5 Marie

L'échec

C'était un soir, un peu après minuit. Régis tituba tout au long de l'avenue piétonne sous l'immense poids des images défilant devant lui. Ses articulations s'entrechoquaient au rythme de ses pas faisant écho dans l'atmosphère paisible mais néanmoins pesante de cette nuit d'été. Son jeans favori se faisait la malle en laissant entrevoir le tatouage tribal de l'homme ivre. Régis remonta son pantalon d'un geste mou et hasardeux. Il percevait enfin le monde tel qu'il se l'imaginait, un

mélange d'images floues ponctuées d'incertitudes. L'ivresse l'emmenait plus loin que n'importe quelle femme, il pouvait enfin se contenter de suivre son instinct sans avoir l'impression d'être jugé puisque son discernement était totalement altéré. Personne ne pouvait l'atteindre à cet instant. Régis se complaisait entièrement de cet état jugé maladif pour certains et salvateur pour d'autres. Le quadragénaire s'arrêta brusquement dans une ruelle adjacente au centre-ville et s'effondra contre le mur. Un sourire timide et alcoolisé aux lèvres, Régis contempla l'objet qui traînait à ses pieds. Une petite coccinelle rouge mais à pois verts. Sa fille aimait les animaux encore plus que les insectes. Le jour de leurs retrouvailles, il avait offert à Jade un collier orné de deux petites coccinelles. Elle l'avait immédiatement porté et choyé comme lorsqu'une petite fille prend soin de son jouet favori. Les années étaient passées, sa petite fille avait bien grandi... Régis réprima ce sourire sentant son estomac se nouer et la bile remonter à travers sa cavité buccale. Tout à coup, une ombre se faufila à travers ses pupilles embrumées et Régis sentit quelque chose le frôler. Un chat lui sauta alors sur les genoux et se mit à miauler. Le jeune homme lui administra quelques caresses hésitantes. L'animal se mit à ronronner et à porter son regard sur l'humain. Il avait les yeux vairons, verts et dorés. Tout comme Jade. Régis se sentit alors submergé par une vague de chaleur, il paniqua et fit un geste brusque de la main. Instantanément, le matou bondit et prit la fuite dans les ténèbres de la ruelle. Le jeune homme secoua la tête violemment comme s'il voulait littéralement se remettre les idées en place. Il sortit une flasque de sa poche et la porta à ses lèvres. La teneur en alcool du Jack Daniels lui donna l'impression de lui brûler l'estomac. Régis toussa et se cogna l'arrière de la tête contre la paroi rugueuse. Boire pour oublier, telle était sa devise. Oublier l'erreur qu'il avait faite en abandonnant cet être avant sa naissance. Oublier la lâcheté dont il avait fait preuve il y a 18 ans. Il allait se racheter, il se l'était promis. Jade allait lui pardonner, il en était intimement persuadé, il le fallait. Régis se releva non sans mal en étendant les bras pour garder l'équilibre. Il allait se battre pour sa fille et il allait commencer maintenant.

6 Irène

Le chat, mon héros

C'était un magnifique chat de gouttière. Son poil tenait à la fois d'un tigre dans les multiples tons de gris, d'un léopard moucheté d'or et sa queue était zébrée d'ambre et de charbon. Un vrai fauve à la campagne ! Il s'appelait Bretzel et régnait sur les habitants, hommes et bêtes, de la ferme de mes grands-parents. C'était lui le seigneur sur son domaine. Il connaissait tous les coins et recoins de la grange où séchait le foin, de l'étable où logeaient trois vaches mélancoliques et même de la basse-cour où séjournait une nombreuse volaille.

La nuit, il se mettait en chasse dans les prés environnants et retrouvait sans se tromper les nids de mulots, de campagnols et autres souris des champs. Mais le matin, dès que mon grand-père se dirigeait vers l'étable pour la traite, Bretzel était présent. Il savait que la première mais aussi la dernière giclée de lait était pour lui. Et il savait patienter !

Plus tard dans la cuisine il obtenait également un peu de lait dans une assiette posée près de la cuisinière à bois. Il ne recevait rien d'autre à manger car il était admis une fois pour toute qu'il était chargé de débarrasser la ferme de toutes les souris qui auraient voulu s'y établir.

Dans la journée, Bretzel avait aussi un rôle de veilleur pour accueillir tous les proches ou visiteurs qui s'aventureraient sur le petit chemin qui menait à la ferme. Et c'est toujours au coin du jardin qu'il m'attendait lorsque je débarquais après une journée d'école. Dès qu'il me reconnaissait, il accourait vers moi et quémandait la caresse habituelle, et se frottait longuement à mes jambes nues. Puis il trottnait à mes côtés, et ses gros miaou-miaou me reprochaient : - C'est seulement maintenant que tu viens me voir ?

Ma grand'mère, elle aussi, attendait ma visite. Je m'installais à côté d'elle, Bretzel sur mes genoux. Et tout en racontant à ma grand'mère les dernières histoires de l'école, Bretzel, lui aussi, écoutait religieusement en remuant ses oreilles. Puis lassé, il se mettait à ronronner doucement. Je le caressais amplement et longtemps. Ses poils étaient si chauds et si soyeux. Il savait même sourire et je crois qu'il était

heureux. Pensait-il à la prochaine promenade, à la prochaine souris ou à ma prochaine visite ? Quant à moi, je tenais le monde entier sous mes doigts.

7 Françoise

Métaboles

Ils jouèrent à se débarrasser de moi. Un chemin sous une lune blafarde. Des deux côtés, de noirs sapins. Je courais sans pouvoir les rattraper. Je me retournai. Le grand sapin bleu était toujours là, juste derrière moi. J'avais fait du sur place. Comment était-ce possible ? Je repris ma course. Mon cœur battait fort. Les silhouettes se détachaient sur le gravillon blanc. Soudain, elles se retournèrent. Des têtes de cerfs me fixèrent. Et ces drôles de s'ébranler dans une charge saccadée. Je fuis. Je m'enfonce dans le bois. Les branches me griffent. Des ricanements, à droite, à gauche. Je trébuche. Un silence. Plus un souffle d'air. Je me relève, retrouve le chemin. Ils sont toujours là, de dos, à quelques pas devant. Que faire ? Lentement, très lentement ils se retournent à nouveau et me fixent. Leurs têtes se déforment et deviennent des masques de chacal ricanant. Je leur fais face. Une lumière déchire le ciel et dissout les masques. Maintenant, il n'y a plus personne sur le chemin. La forêt de sapins laisse place à une grande clairière. L'air est rempli de grands éclats de rire. Puis plus rien. Enfin, je reprends conscience.

— Pour aujourd'hui, cela suffit. Vous étiez bien agitée. Racontez-moi.

Dans mon récit, les images s'emmêlaient ; plus rien n'était net sauf les silhouettes avec ces têtes de cerf, puis de chacal ricanant. Je me sentais oppressée. Allongée sur ce divan, je me sentais perdue, abandonnant des morceaux de moi-même à un inconnu qui allait s'en emparer, les malaxer, en faire une bouillie peut-être salvatrice.

— Vos projections mentales sont très intéressantes...

Qu'importe que mes projections mentales soient intéressantes ; je paye pour en être délivrées, non !

... Mais je ne suis pas sûr de pouvoir faire quelque chose pour vous...

Alors là, c'est le pompon... le thérapeute le plus réputé de la ville.

...Ces images sont les reflets de votre structuration mentale qui ne peuvent être modifiées sans risque pour votre identité...

Qu'est-ce qu'il me chante là ? C'est pas plus clair que mes fantasmagories.

... Il vous faudra vivre avec elles... Vous pourrez les sublimer par une démarche artistique.

— Comment cela ? — Vous trouverez !

8 Karen

Marguerite

Félix mourut enfermé par inadvertance dans le frigidaire. Aujourd'hui que je deviens père, cette phrase ressurgit de ma mémoire.

Je n'avais que sept ans et je ne savais pas ce que signifiait « par inadvertance ». J'avais déjà du mal à le prononcer avec mon cheveux roux sur la langue : j'étais, en effet, le seul de la famille à être doté d'une chevelure orange mandarine, petit dernier d'une fratrie de quatre garçons, chétif et un peu dyslexique. De la Sicile originelle, je n'avais adopté, contrairement au reste du clan à la peau dorée, aux poils bruns et aux muscles saillants, que l'éclat des agrumes, la blancheur du zeste et peut-être, en grandissant, l'once d'amertume du zeste. Mais à cette époque, j'étais jeune, naïf et innocent. Je ne comprenais pas non plus pourquoi les grandes personnes demandaient systématiquement à ma mère quand elle nous présentait lors de rencontres fortuites dans la rue, si j'étais le fils du facteur, question qui était toujours suivie par un gloussement de pintade. Ma mère se contentait d'ignorer la remarque, poursuivant la conversation sur le beau ou mauvais temps selon la saison et saluait poliment ces ingrats. Nous n'étions en fait que ses faire-valoir pour ses sorties en ville, elle avait été seulement notre génitrice, nous restions pour elle de simples broches à épingle sur des costumes. Nos contacts se limitaient au baiser du soir au sortir de table et elle déléguait notre éducation puis tout le reste à nos deux nourrices, Henriette et Marguerite.

J'aimais bien Marguerite. C'était la seule personne qui passait sa main dans mes cheveux interdits, sans peur, ni dégoût ou interrogation, qui osait me regarder droit

dans les yeux et qui cessait d'éplucher les pommes de terre destinées à être réduites en purée pour m'écouter chanter dans l'encadrement de la porte. Car j'adorais chanter et son gâteau de Savoie ! Au grand dam de mon père pour lequel la virilité s'exprimait dans le sport. Par moquerie, mes frères, eux, s'amusaient à m'imiter avec des voix de tête et nasillardes. Solitaire par défaut, je trouvais alors réconfort auprès de Félix, mon unique véritable ami. Je l'avais appelé Félix parce que je rêvais d'avoir un chat noir avec des pantoufles blanches et de rebondis coussinets saumonés, un compagnon de chambrée, une peluche que j'aurais pu enlacer, caresser, avec qui j'aurais pu jouer et dont le ronronnement m'aurait apaisé. Mon souhait n'était cependant que plainte bruyante aux oreilles de mes parents qui ne voulaient s'encombrer d'aucune bête à poils et coûteuse. Ainsi, pour avoir la paix, un matin, mon père me jeta sur la table du petit-déjeuner, un petit plastique noué par le haut, rempli d'eau, dans lequel nageait un minuscule poisson rouge : ce serait Félix, mon poisson-chat ! Je pouvais passer des heures à m'évader dans mes pensées simplement en l'observant tourner en rond. Je traçais un parallèle entre nos deux solitudes et personne pour comprendre notre langage. Je m'appliquais à le nourrir, à changer l'eau régulièrement, à déplacer le guéridon sur lequel était posé le bocal afin qu'il profite lui aussi des rayons du soleil.

Donc, lorsque mes grands frères m'annoncèrent sa disparition, j'essayai de comprendre l'inadvertance. Le sens resta confusément flou de longs mois jusqu'au jour où je découvris la définition exacte. Je compris que l'inattention et l'étourderie n'avaient rien à voir avec la mort de Félix mais qu'elle était bien la conséquence d'une supercherie mise en scène par mes frangins : ce samedi quatre octobre, ils jouèrent à se débarrasser de Félix, ils jouèrent à se débarrasser de moi, comme d'un parasite. Mes parents absents dans leur rôle passèrent complètement à côté du drame, ils ne décelèrent pas la malveillance et ne surent saisir ma tristesse.

Ma fille est brune, elle s'appellera Marguerite.

9 Pierre Emmanuel

Tel est pris qui croyait prendre

Sophie est un personnage pour le moins baroque sans cesse en quête d'une nouvelle performance artistique. Elle adore s'entourer d'animaux, vivants ou empaillés, qu'elle mêle régulièrement à ses œuvres.

Elle est souvent accompagnée par Robespierre, son fidèle Gris du Gabon, qui sait reproduire le son des vagues et bien d'autres sonorités incongrues comme le sciage d'une branche de sapin par exemple.

Pour qui le connaît, cet oiseau est absolument insupportable. Il ne s'arrête jamais. Toujours à jacasser. Son plus grand plaisir est d'imiter à la perfection les aboiements du chien des voisins qui, inmanquablement, se fait réprimander par sa faute.

Aujourd'hui, nous sommes au zoo. Notre artiste a choisi de s'asseoir sur un banc devant l'enclos de la girafe. Sa main, qui masque son visage, la rend impénétrable. Si elle cache sa face, c'est peut-être aussi pour éviter de pouffer de rire lorsque le volatile imite les enfants découvrant la girafe : « tu as vu son long cou et ses longues pattes ? », « regarde papa comme elle est grande, comment elle fait pour brouter l'herbe ?

Ou encore « dis maman, on peut l'adopter et la rapporter à la maison ? »

Cette fois-ci, empruntant la voix virile d'un homme : « ça doit être pratique pour élaguer les haies » ou bien « vous savez que les girafes n'existent pas, c'est un coup monté ! »

Bientôt un attroupement se forme devant notre couple improbable.

Les rires qui se déclenchent sont aussitôt imités par le perroquet, le tout dégénérant en un immense fou rire généralisé.

Cette cession d'art performance fera l'objet d'un article dans Beaux-Arts Magazine. Une photo demi page illustrera l'article : au centre, l'artiste avec sa fameuse robe, la main couvrant son visage ; l'oiseau au premier plan et la girafe à l'arrière ; le tout, sur fond de spectateurs hilares.

Dans son papier, le journaliste explique qu'il a cherché en vain à interviewer Sophie de Calais. Elle l'a gentiment invité à s'adresser à son entourage, à ses admirateurs pour dresser le portrait qu'il souhaitait réaliser d'elle.

La prenant au mot, il eut la géniale idée de solliciter Robespierre.

Il questionna d'entrée de jeu le volatile sur le succès rencontré par sa maîtresse.

Celui-ci lui répondit du tac au tac : « c'est grâce aux journalistes »

Piqué par la curiosité, il lui demanda ce qu'elle pensait d'eux et de ses admirateurs.

C'est alors qu'il eut cette réplique : « Ce sont tous des couillons. Plus je fais des choses excentriques et plus ils applaudissent, quelle bande de décérébrés ! »

Nous ne savons pas si Robespierre fut empaillé ou guillotiné mais il n'apparut plus jamais aux côtés de Sophie de Calais.

10 Geneviève

Nue pour elle

Je posais nue chaque jour, entre 9h et midi. Chaque jour je passais l'immense portail de l'ancienne usine qui lui servait d'atelier. Chaque jour, je m'exposais devant son regard d'esthète, je me conformais à ses moindres demandes. Immobile pendant de longues minutes, changeant de position au gré de ses inspirations, je me sentais importante à ses yeux. Je voyais son pinceau effleurer la toile, léger et rapide. J'admirais sa dextérité, son trait assuré, son choix de couleurs. La ressemblance du modèle n'avait pas d'importance pour elle. Seul comptait le ressenti final. Car il ne lui suffisait pas de copier bêtement mon corps. Elle voulait que mon âme transparaisse sous le croquis, que ma vie entière soit lisible au premier coup d'œil. Elle n'avait de cesse de me poser mille questions sur mon parcours, mes goûts, mes passe-temps, mon enfance... À force de me détailler sous toutes les coutures, elle avait fini par me connaître par cœur, moi, mes amis, ma famille, jusqu'à mon chat Zoé qui m'a été enlevé au moment de la naissance de mon petit frère, et dont je suis restée inconsolable. Elle était au courant de mon premier métier de strip-teaseuse, de ma tentative de suicide, de ma collection de verres à bière, elle savait ma passion pour la voile, mon élection de deuxième dauphine de miss Poitou-Charentes.

Tant et si bien que ces trois heures de pose journalière passaient pour moi très vite et prenaient plutôt des allures de pause-café ou de séance sur le divan d'un psy. Être détaillée ainsi chaque jour par cette femme exquise, sympathique, enjouée, brillante, quel bonheur indicible ! Cette femme, qui s'intéressait à ce point à moi,

avait fini par découvrir ce que j'avais enfoui au tréfonds de mon inconscient ; elle avait fini par me comprendre mieux que moi-même, dans les moindres recoins de mon identité.

À midi, nous mangions ensemble et là, c'est moi qui l'inventoriais. Ce n'était pas bien difficile, car elle aimait par dessus tout se mettre en scène. Elle répondait avec force détails à mes questions sur son passé, ses projets, ses amours. J'ai su ainsi qu'elle aimait bousculer l'ordre des convenances, provoquer le passant, lister toutes choses pour en tirer leur substance première. Je m'étais aperçue que nous avions quelques points communs puisqu'elle aussi avait été strip-teaseuse – dans les fêtes foraines -, elle aussi aimait les chats - et toutes sortes d'animaux qu'elle empaillait pour les immortaliser -, elle aussi était née en bord de mer.

Un jour, dans le cadre d'une de ses multiples performances artistiques, elle m'a demandé comme à une bonne quantité d'autres personnes, hommes ou femmes, de dormir quelques heures à ses côtés, dans son grand lit. J'acceptais sans hésiter bien évidemment. Mais pour moi, ces quelques heures se sont prolongées. Tant et si bien qu'après deux ans de fréquentation assidue, nous nous sommes reconnues comme deux âmes sœurs, deux alter ego. De nous connaître ainsi par cœur a abouti à nous connaître par le cœur puisque demain, vêtues toutes les deux d'une longue robe blanche, nous fêterons nos épousailles.

11 Christian

Le greffier de l'artiste

Je posais nue pendant deux heures, entre dix heures et midi, dans une roulotte, sur une place, dans un coin pourri du pauvre Paris, entre Pigalle et Blanche. Le cave qui faisait mon portrait, dessinait sur une feuille blanche (blanche à l'origine) avec un crayon à mine de graphite HB. Il me payait grassement de sa personne en roupies de sansonnet. J'avais dix huit piges et je crevais la dalle. Avec ce qu'il me refilait, ça me payait ma bectance et quelques fringues que j'achetais chez Emmaüs. Le soir, je pionçais dans la roulotte. J'étais contente d'avoir trouvé une crèche pour pieuter. Un jour, ou plutôt une nuit, un greffier paumé comme mézig est venu miauler devant ma

taule. Il rouscaillait tellement qu'il m'empêchait de roupiller. Au bout d'une plombe, j'en avais tellement marre que je bondis de mon pieu et j'ouvre la lourde en vitesse pour lui filer un coup de savate et lui faire comprendre qu'il vaudrait mieux pour sa pomme qu'il aille chanter sa sérénade ailleurs à une greffière de son acabit. Mais ce con, il a même pas eu les jetons. Il est venu se frotter contre mes guiboles en ronronnant. J'ai pas eu le courage de l'houspiller. J'ai compris qu'il avait la dalle et je lui ai filé une partie du reste de ma bectance. Y s'est précipité sur la jaffe et l'a becté dare dare. Il a tellement apprécié, qu'il s'est mis à ronronner et à m'faire des « miaou » pathétiques. J'entrave que dalle à la jactance des greffiers, mais avec celui là, j'avais compris qu'il voulait aussi rester pour pioncer dans la carré. J'ai décidé de le garder. « Je te garde, mais t'as intérêt à faire profil bas, sinon tu repasses la lourde fiça dans l'autre sens avec ma savate dans le train. » Il avait déjà tout pigé et grimpé sur le pieu. Il commençait à faire sa lessive perso à grands coups de menteuse dans la fourrure. Je réfléchissais déjà au blase que j'allais lui donner : Félix, Zoé, Nina... et Morphée m'accueillit dans ses bras.

Le lendemain matin, mon artiste pictural me réveilla en cognant à la lourde. Je lui ouvris la porte et le greffier en profita pour s'éclipser. Quand mon Gauguin vit le matou, il se foutit en rogne et commença à gueuler :

- J'veux pas de bestiole dans ma cambuse, surtout un greffier. Ça pisse partout et ça pue. Et patati et patata !...
- Calmos, je lui dis, et j'lui raconte ce qui s'est passé hier soir avec mon matou.

Un peu calmé, il me narre alors son expérience brève avec son Félix. Comme le mien, chat errant, il l'avait ramassé et ramené chez lui pour le faire becter. Mais le greffier foutait la pagaille dans toute la taule et il crevait toujours la dalle. Un jour, après s'être servi dans le frigo, il laissa la porte ouverte et sans regarder, il la referma par derrière d'un coup de latte. Il n'avait pas remarqué que le matou était entré dedans pour se tortorer un reste de barbaque du repas du soir ; et il alla se pieuter. C'est le lendemain matin, en ouvrant le garde manger pour préparer son p'tit dej qu'il trouva Félix raide comme une saillie, le museau encore dans le pot de crème fraîche (mais lui y roupillait pas). Depuis y veut plus de bestiole chez lui.

12 Michel

File d'attente

L'homme avançait dans la file devant moi, son paquet de Petit Lu à la main. Je ne le voyais que de dos, mais cela faisait plusieurs minutes que son attitude m'intriguait. Je ne savais pas exactement pourquoi, mais ce type était bizarre. Environ un mètre quatre-vingts, assez mince, engoncé dans un grand manteau sombre, un chapeau noir en feutre posé sur le crâne, une démarche raide, un vrai piquet ambulancier. Il me faisait penser à un vieux militaire nostalgique des défilés au pas. Devant nous, les caddies se vidaient un par un, et nous avançons lentement, en ce samedi après-midi pluvieux. J'inspectais sa nuque, ses cheveux blancs coupés court, ses épaules larges, son dos droit, lorsqu'il avança pour arriver à son tour devant la caisse enregistreuse. Il fit un quart de tour sur sa droite, déposa son paquet de gâteau sur le tapis roulant. Aucun mouvement des épaules, la nuque rigide, une attitude mécanique qui me fit penser à un robot télécommandé.

La caissière saisit son achat avant de lever les yeux vers lui.

— Tout va bien, monsieur ?

— Oui, pourquoi, répondit l'homme d'un ton sec.

— Vous avez une tâche rouge sur le front... Je crois que vous saignez !

— Mais pas du tout, occupez-vous de vos affaires !

Je ne le voyais que de profil, mais j'apercevais maintenant une trainée rouge qui semblait couler de son chapeau vers sa tempe et son oreille droites. Un agent de sécurité s'approcha, proposant son aide, que l'individu refusa sèchement.

— Je ne vous ai rien demandé, je veux juste payer et rentrer chez moi !

— Attendez, monsieur, on ne peut pas vous laisser comme ça.

L'homme en uniforme sortit un mouchoir de sa poche et souleva le couvre-chef duquel gouttait maintenant un liquide sanguinolent.

Il découvrit alors un rôti de bœuf qui commençait sa décongélation.

13 Sylvie

Fiona ou le monologue d'une souris

Des miettes de pain craquantes à souhait, un fromage odorant posé sur une coupelle, un pot de confiture de fraise, entr'ouvert. Tout est là, pour flatter ma gourmandise ! Je regarde autour de moi, étonnée de cette cuisine toute blanche presque aseptisée, seule référence au monde médical, dont je vais faire l'expérience pendant quelques temps.

C'est d'une main presque bienveillante qu'elle a ouvert la porte de la cage, dans laquelle elle m'avait enfermée. Notre première rencontre ne s'était pourtant pas très bien passée. D'ailleurs, quelle idée absurde de vouloir squatter chez une scientifique ! Quel manque de jugement de ma part ! À ma décharge, il faut que je vous avoue à quel point la rupture avec mon dernier compagnon en date, m'a perturbée ! Un magnifique souriceau aux bacchantes avantageuses, à l'érudition certaine, vivant dans un environnement feutré et précieux : -une bibliothèque !

Soyez rassurés, je n'écorcherai pas vos chastes oreilles, en vous racontant nos ébats effrénés au cœur des manuscrits que nous avons visités ensemble.

L'amour au pays des plumes libres ! Quelle expérience mes amis ! Quelle ivresse ! Nous nous étions rencontrés il y a quelques semaines, de manière tout à fait impromptue au détour d'une poubelle, où je faisais mes emplettes matinales, afin de nourrir ma nombreuse progéniture. J'étais en train de batailler ferme avec l'emballage d'un carton à fromage, lorsqu'une patte griffue s'est abattue sur mon dos m'immobilisant au sol. Je crus ma dernière heure arrivée !

Pendant ce court instant, tout mon passé de souris grise, défila dans ma tête. Mes origines de sang-mêlé, fille d'un rat et d'une musaraigne, auxquels je dois ma beauté, ma taille élancée, mes délicates oreilles ourlées de rose.

D'un rose insolent ! Comme me le confient mes nombreux amants, éblouis.

Mes cils d'une longueur démesurée, dont je me sers avec adresse et éloquence, font dire à mes soupirants :

-Cette souris, quelle classe !

Bien sûr, il y a mon goût de l'indépendance que certains n'apprécient guère, mais que voulez vous, je suis issue d'une famille à risques. Je déteste la routine, je bouge et j'adore découvrir de nouveaux lieux, de nouvelles personnes, faire des

expériences inédites. Si nous en avons le temps, je vous raconterai ma jeunesse d'adorable souris verte, courant dans l'herbe et les comptines pour enfants. Ou encore mon court passage au cinéma dans « des souris et des hommes », mais je n'y trouve aucun intérêt !

Je préfère vous raconter ma rencontre avec ce souriceau au physique avantageux, fin lettré et délicat de surcroît, qui me tira des pattes de ce sale chat de gouttière obèse, qui en voulait à ma vie. Sous ses griffes, je couinais tout ce que je pus, lui mordais les coussinets qu'il avait gras et bien charnus ! À ce moment précis le vaillant souriceau surgit, m'attrapa par la taille et m'entraîna avec lui, à l'abri dans son superbe trou de souris.

Le chat furieux, poussa un miaulement de douleur, m'injuria, me traita de traine-savate, de mariolle, de migrante. Suprême injure pour moi, qui suis si fière de mes origines !

Je me targue d'ouverture d'esprit, et ne comprends vraiment pas, pourquoi j'effraie tellement les humains. Les femmes en particulier, qui toutes se mettent à hurler comme des orfraies, dès qu'elles m'aperçoivent. Est-ce la vitesse à laquelle je me déplace qui les met ainsi, au bord de l'hystérie ? C'est l'une des raisons pour laquelle j'ai acceptée l'offre d'hébergement en laboratoire, de cette scientifique sèche et rigide, pour y réfléchir calmement.

J'ai bien l'intention d'en faire une étude approfondie, et pourquoi pas, d'écrire un traité à ce sujet !

Cela me permettra peut-être de me remettre de ma douloureuse rupture d'avec mon souriceau lettré ! Je l'ai aimé passionnément, cela ne se discute même pas, mais au bout d'un moment il s'est crû autorisé à me traiter en inférieure, dans le genre :

-Sois belle et tais-toi !

Cela m'a exaspérée au plus haut point, de me voir traitée de cette manière ! Sans respect mutuel, il ne peut y avoir de sentiments sincères.

C'est la mort dans l'âme, que j'ai quitté mon compagnon. Pendant des heures, j'ai erré dans les rues, malheureuse comme les pierres, réfléchissant à ma condition si compliquée de souris indépendante.

La nuit tombée, une porte s'est ouverte, je m'y suis glissée et c'est là que je me suis retrouvée, face à mon cerbère. Elle m'a saisie énergiquement par la queue, m'a balancée devant son nez, qu'elle a gros et épaté :

- La jolie souris que voilà ! Que viens-tu donc faire chez moi ? Sa voix était rocailleuse, ses mots m'écorchaient comme des grêlons. Je décidais de faire profil bas.

Nous avons parlementé, je lui ai raconté ma vie, mon désarroi. C'est ainsi qu'elle m'a proposé de devenir, pour un temps, souris de laboratoire :

- Le gîte et le couvert sont assurés, qu'elle m'a dit, benoîtement. En échange, juste quelques petites piqûres de substances chimiques, anodines selon elle, qui serviront à la pérennité du genre humain ! À l'écouter, c'est la gloire qu'elle me proposait ! Je sais ! Vous avez raison, jamais je n'aurai dû accepter une proposition aussi malhonnête !

Ne faire confiance à personne et certainement pas aux humains ! Telle était pourtant ma devise de jolie souris verte, courant dans l'herbe. Et voilà, dans quel guêpier je me suis fourrée, tout cela pour un stupide chagrin d'amour.

Piqûres soir et matin ! Ma jolie taille s'est épaissie, mes cils volumineux sont tombés, mes oreilles roses deviennent brunâtres et mon moral est dans les chaussettes.

Lorsque je sortirai d'ici, si jamais j'en sors, et j'ai tout de même de sérieux doutes à ce sujet, je ne serai plus bonne à rien.

Je ne vous demanderai qu'une seule chose :- chaque fois que vous avalerez de ces horribles pilules bleues ou roses prescrites par votre médecin, vous assurant une bonne santé, ayez une pensée émue pour ma minuscule personne.

Je me prénomme Fiona ! Ne m'oubliez pas !